

serez M. Tibaudier, et donnerez mademoiselle Andrée à son laquais, dont il fera son valet de chambre.  
 LA COMTESSE. Quoi ! jouer de la sorte une personne de ma qualité !  
 LE VICOMTE. C'est sans vous offenser, madame ; et les comédies veulent de ces sortes de choses.

LA COMTESSE. Oui, monsieur Tibaudier, je vous épouse pour faire enrager tout le monde.  
 M. TIBAUDIER. Ce m'est bien de l'honneur, madame.  
 LE VICOMTE (à la comtesse). Souffrez, madame, qu'en enrageant nous puissions voir ici le reste du spectacle.

FIN DE LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.



# L'AVARE

COMÉDIE EN CINQ ACTES. — 1668.

### PERSONNAGES.

HARPAGON, père de Cléante et d'Élise, et amoureux de Mariane.  
 ANSELME, père de Valère et de Mariane.  
 CLÉANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane.

ÉLISE, fille d'Harpagon.  
 VALÈRE, fils d'Anselme, et amant d'Élise.  
 MARIANE, fille d'Anselme.  
 FROSINE, femme d'intrigue.  
 MAITRE SIMON, courtier.  
 MAITRE JACQUES, cuisinier et cocher d'Harpagon.

LA FLÈCHE, valet de Cléante.  
 DAME CLAUDE, servante d'Harpagon.  
 BRINDAVOINE, laquais d'Harpagon.  
 LA MERLUCHE,  
 UN COMMISSAIRE.

La scène est à Paris, dans la maison d'Harpagon.

### ACTE PREMIER.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

VALÈRE, ÉLISE

VALÈRE. Eh quoi ! charmante Elise, vous devenez mélancolique, après les obligantes assurances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi ! Je vous vois soupirer, hélas ! au milieu de ma joie ! Est-ce du regret, dites-moi, de m'avoir fait heureux ? et vous repentez-vous de cet engagement où mes feux ont pu vous contraindre ?

ÉLISE. Non, Valère, je ne puis pas me repentir de tout ce que je fais pour vous. Je m'y sens entraîner par une trop douce puissance ; et je n'ai pas même la force de souhaiter que les choses ne fussent pas. Mais, à vous dire vrai, le succès me donne de l'inquiétude ; et je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devrais.

VALÈRE. Hé ! que pouvez-vous craindre, Elise, dans les bontés que vous avez pour moi ?

ÉLISE. Hélas ! cent choses à la fois : l'emportement d'un père, les reproches d'une famille, les censures du monde ; mais plus que tout, Valère, le changement de votre cœur, et cette froideur criminelle dont ceux de votre sexe payent le plus souvent les témoignages trop ardents d'une innocente amour.

VALÈRE. Ah ! ne me faites pas ce tort de juger de moi par les autres. Soupçonnez-moi de tout, Elise, plutôt que de manquer à ce que je vous dois. Je vous aime trop pour cela ; et mon amour pour vous durera autant que ma vie.

ÉLISE. Ah ! Valère, chacun tient les mêmes discours. Tous les hommes sont semblables par les paroles, et ce n'est que les actions qui les découvrent différents.

VALÈRE. Puisque les seules actions font connaître ce que nous sommes, attendez donc, au moins, à juger de mon cœur par elles, et ne me cherchez point des crimes dans les injustes craintes d'une fâcheuse prévoyance. Ne m'assassinez point, je vous prie, par les sensibles coups d'un soupçon outrageux, et donnez-moi le temps de vous convaincre, par mille et mille preuves, de l'honnêteté de mes feux.

ÉLISE. Hélas ! qu'avec facilité on se laisse persuader par les personnes que l'on aime ! Oui, Valère, je tiens votre cœur incapable de m'abuser.



L'avare.

sez, peut-être, pour le justifier aux autres, et je ne suis pas sûr qu'on entre dans mes sentiments.

VALÈRE. De tout ce que vous avez dit, ce n'est que par mon seul amour que je prétends, auprès de vous, mériter quelque chose : et, quant aux scrupules que vous avez, votre père lui-même ne prend que trop de soin de vous justifier à tout le monde ; et l'excès de son avarice, et la manière austère dont il vit avec ses enfants, pourraient autoriser des choses plus étranges. Pardonnez-moi, charmante Elise, si j'en parle ainsi devant vous. Vous savez que, sur ce chapitre, on n'en peut pas dire de bien. Mais enfin si je puis, comme je l'espère, retrouver mes parents, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre favorable. J'en attends des nouvelles avec impatience, et j'en irai chercher moi-même si elles tardent à venir.

ÉLISE. Ah, Valère ! ne bougez pas d'ici, je vous prie ; et songez seulement à vous bien mettre dans l'esprit de mon père.

VALÈRE. Vous voyez comme je m'y prends, et les adroites complaisan-

Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour, et que vous me serez fidèle ; je n'en veux point du tout douter, et je retranche mon chagrin aux appréhensions du blâme qu'on pourra me donner.

VALÈRE. Mais pourquoi cette inquiétude ?

ÉLISE. Je n'aurais rien à craindre si tout le monde vous voyait des yeux dont je vous vois ; et je trouve en votre personne de quoi avoir raison aux choses que je fais pour vous. Mon cœur, pour sa défense, a tout votre mérite appuyé du secours d'une reconnaissance où le ciel m'engage envers vous. Je me représente à toute heure ce péril étonnant qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre, cette générosité surprenante qui vous fit risquer votre vie pour dérober la mienne à la fureur des ondes ; ces soins pleins de tendresse que vous me fîtes éclater après m'avoir tirée de l'eau, et les hommages assidus de cet ardent amour que ni le temps ni les difficultés n'ont rebuté, et qui, vous faisant négliger et parents et patrie, arrête vos pas en ces lieux, y tient en ma faveur votre fortune déguisée, et vous a réduit, pour me voir, à vous revêtir de l'emploi de domestique de mon père. Tout cela fait chez moi, sans doute, un merveilleux effet ; et c'en est assez, à mes yeux, pour me justifier l'engagement où j'ai pu consentir : mais ce n'est pas as-



